

Recherches sociographiques



La géographie et le nationalisme canadien-français

Marc Brosseau

Volume 33, numéro 3, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056708ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056708ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brosseau, M. (1992). La géographie et le nationalisme canadien-français. *Recherches sociographiques*, 33(3), 407–428. <https://doi.org/10.7202/056708ar>

Résumé de l'article

Les dimensions géographiques du nationalisme canadien-français ont été peu étudiées par les historiens. Grâce à une analyse des manuels de géographie publiés au Québec entre le début du XIXe siècle et l'aube de la Révolution tranquille, l'auteur met en évidence certaines facettes négligées de l'appartenance territoriale canadienne-française. S'attachant à quelques thèmes (cadre territorial de la description, valorisation esthétique du territoire, campagnes de colonisation et figures de l'Autre), il tente de montrer l'importance des références territoriales. La géographie prend ainsi sa place à côté de l'histoire pour compléter le portrait du nationalisme «scolaire».

LA GÉOGRAPHIE ET LE NATIONALISME CANADIEN-FRANÇAIS*

Marc BROSSEAU

Les dimensions géographiques du nationalisme canadien-français ont été peu étudiées par les historiens. Grâce à une analyse des manuels de géographie publiés au Québec entre le début du XIX^e siècle et l'aube de la Révolution tranquille, l'auteur met en évidence certaines facettes négligées de l'appartenance territoriale canadienne-française. S'attachant à quelques thèmes (cadre territorial de la description, valorisation esthétique du territoire, campagnes de colonisation et figures de l'Autre), il tente de montrer l'importance des références territoriales. La géographie prend ainsi sa place à côté de l'histoire pour compléter le portrait du nationalisme « scolaire ».

Les aspects géographiques ou territoriaux du nationalisme canadien-français ont été très peu considérés. En fait, on a surtout insisté sur l'absence, l'ambivalence ou le caractère flou des relations entre ce nationalisme et le territoire. Après l'échec de la rébellion de 1838, qui correspond à la dernière manifestation d'un nationalisme de type « moderne » avant la Révolution tranquille, on s'entend sur l'apolitisme relatif du nationalisme traditionnel canadien-français (BALTHAZAR, 1986; DUMONT, 1966; OUELLET, 1963) et sur l'absence d'une identification claire à un territoire politiquement et juridiquement défini. On admet que certaines velléités d'affirmation quant à un territoire propre à la nation canadienne-française se soient succédé, mais on prétend aussi que leurs effets ont toujours été limités (MONIÈRE, 1977). Peut-être y a-t-il eu chez Honoré Mercier, mais surtout chez Tardivel (SAVARD, 1967), la formulation d'un désir de voir la nation canadienne-française se définir un territoire; mais cela ne s'est pas transformé en projet politique donnant lieu à une revendication précise. Plus tard, avec Groulx, le Québec accède « à un statut de grandeur nationale :

* L'auteur tient à remercier les professeurs Vincent Berdoulay et Pierre Savard et son collègue Paul Tremblay pour les commentaires judicieux, ainsi que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son soutien financier.

l'État national des Canadiens français» (MONIÈRE, 1977 : 252). Mais il est généralement admis que ce n'est pas avant la Révolution tranquille que la nation canadienne-française s'est dotée d'un État-Nation avec des limites politiques coïncidant clairement avec celles du Québec. Avant 1960, en partie parce que la nation était définie à l'intérieur d'un certain messianisme et dans l'univers catholique qui transcende les frontières nationales, des limites politiques et juridiques pour le peuple canadien-français ne pouvaient pas se constituer pleinement¹. Un Canada français trop strictement québécois était aussi vu comme l'abandon virtuel des compatriotes hors Québec ou l'obligation d'inclure des « non canadiens français » dans la « patrie » :

le nationalisme canadien-français ne portait pas sur un territoire défini. Il exaltait sans doute la terre des ancêtres et le Saint-Laurent mais cet espace territorial se présentait comme une sorte de mystique, jamais dans sa réalité concrète et juridique (BALHAZAR, 1986 : 105-106).

Si l'on admet, comme le suggère Balthazar, que le nationalisme moderne nécessite la correspondance de la nation à un territoire juridiquement défini, on conviendra avec lui que le nationalisme qui couvre l'essentiel de la période étudiée ici — du début du XIX^e siècle à l'aube de la Révolution tranquille — est de type plutôt traditionnel, donc ethnique, religieux et tourné vers le passé. Mais cela évacue un peu trop rapidement tout rapport à une territorialité privilégiée qui ne serait pas nécessairement inscrite dans un projet politique d'affirmation ou de revendication. Peut-être faut-il élargir le cadre restreint du nationalisme à celui de l'identité collective pour que l'analyse de la territorialité ne se heurte pas aux exigences du politique, sachant bien qu'une telle entreprise ne peut être entièrement exempte de considérations politiques. Il nous apparaît donc qu'une lecture un peu trop strictement politique semble avoir prévalu dans l'étude des rapports entre nationalisme et territorialité : le territoire ne devient réalité prégnante que lorsque l'État le prend clairement en charge. Le nationalisme canadien-français de type traditionnel accède à la modernité lorsque l'État québécois pense le sort de la nation en des termes nettement plus territoriaux (WADDELL, 1986). Cette grille de lecture, quoique fort pertinente dans son ensemble, a toutefois pour effet de sous-estimer, rétrospectivement, les dimensions géographiques du nationalisme canadien-français. C'est du moins la thèse que nous essaierons de démontrer en procédant à l'examen des manuels de géographie publiés au Québec depuis le début du XIX^e siècle jusqu'à la Révolution tranquille.

Pour saisir les grandes caractéristiques et les diverses manifestations du nationalisme, de nombreuses sources, du discours des idéologues à celui des premiers historiens en passant par la littérature, ont été passées au crible par les historiens, sociologues et politicologues. Or les productions géographiques canadiennes-françaises n'ont pas fait l'objet d'une enquête semblable². L'institutionnalisation re-

1. Sur les idéologies territoriales, nationaliste et universaliste, qui se sont affrontées au Québec, voir CLAVAL, 1980.

2. Nous attirons néanmoins l'attention sur l'étude récente de Gilles Sénécal (1992). L'auteur met en lumière la finalité nationale d'une partie de la production géographique « pré-universitaire » au Québec, grâce à l'analyse des monographies des régions de colonisation dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

lativement récente de la géographie dans les universités québécoises ne doit pas faire illusion. En fait, l'enseignement de cette matière a une longue histoire³ : l'abondance et la diversité des manuels de géographie publiés au Québec depuis le début du XIX^e siècle en sont des témoins fort éloquents (BROSSEAU, 1990; BERDOULAY et BROSSEAU, 1992).

Nous nous proposons donc d'aborder, par le biais du manuel de géographie, le rôle de l'enseignement de cette discipline dans la définition d'un territoire national de référence. La géographie peut entretenir des rapports étroits avec le nationalisme : l'exemple français et celui, plus problématique, de l'Allemagne, sont là pour le rappeler (BERDOULAY, 1981; BROU, 1970; RÖSSLER, 1988; BASSIN, 1987). Au Canada, cette relation est pratiquement inconnue. En fait, on s'est surtout intéressé à l'enseignement de l'histoire et à ses manuels, conformément à l'idée selon laquelle le nationalisme canadien-français est essentiellement de nature ethnique et culturelle et fondé sur une nouvelle conscience historique (JAIN, 1974; TRUDEL et JAIN, 1969; LEDUC *et al.*, 1963; SÉVIGNY, 1956). Le manuel de géographie, de son côté, longtemps un des rares porte-parole de la géographie au Québec, constitue un genre qui se prête particulièrement bien à ce type d'enquête. Tout y est localisé : la carte, et non la chronologie, fournit le cadre de l'exposé. Les considérations d'ordre territorial y sont donc beaucoup plus manifestes et facilement identifiables.

Nous nous concentrerons sur ce que peut nous apprendre une lecture des manuels au sujet des rapports entre les Canadiens français et leur territoire. La discussion portera donc principalement sur certains aspects de l'identité canadienne-française tels qu'ils se profilent dans l'image du Canada et du Québec exprimée dans les manuels. D'abord évaluée quant à son importance relative par rapport à celle des autres pays du globe, cette image révélera le repli graduel qui s'est opéré au fil des années. Ensuite, grâce à l'analyse de certains thèmes, quelques-uns des fondements généralement admis du nationalisme canadien-français seront jumelés à d'autres jusqu'ici peu considérés. Certains modes d'appropriation du territoire québécois seront proposés en guise d'axes de réflexion.

Il ne pourra s'agir ici d'une lecture contextuelle fine où les manuels et leurs sources éventuelles seraient mis en rapport avec les autres discours porteurs d'une idéologie nationaliste. L'importance de la période et du corpus considérés nécessite un parcours plus rapide et ponctuel. Nous voulons surtout dégager quelques idées originales sur la relation du Canadien français à son espace, que permet d'identifier l'analyse d'un matériau encore inexploré.

Les contours du nationalisme

L'importance relative qu'on a accordée, à travers l'histoire, aux différentes régions du monde dans les manuels peut servir de révélateur de l'ouverture sur le

3. Sur l'histoire de l'enseignement de la géographie au Québec, voir AUMONT, 1950; HAMELIN, 1963; SAVARD, 1961-1962 et SÉNÉCAL, 1992.

monde. Nous avons montré dans un autre article (Berdoulay et Brosseau, 1990) que l'attention s'est graduellement concentrée sur l'Amérique. Celle-ci n'occupait guère plus de 20 % de la présentation régionale au début du siècle dernier. Plus tard, au tournant du siècle actuel, il ne sera pas inusité de lui en accorder plus de 70 %. Ce repli apparent sur l'Amérique représente en fait un repli sur le Canada et le Québec. Si l'on examine l'importance relative accordée aux autres pays des Amériques, on constate qu'elle est demeurée à peu près constante (graphique). C'est donc sur le Canada et surtout le Québec que s'est posé le regard. Alors que les premiers manuels n'accordaient au Canada que de 3 % à 6 %, les plus récents lui consacraient, en moyenne, entre 30 % et 50 % de l'ensemble de la partie régionale. L'attention portée au Québec connaît une hausse significative au début du XX^e siècle avec l'apparition d'une géographie régionale. Ce n'est qu'avec les géographes professionnels et la nouvelle équipe des frères maristes que le point de vue se tournera un peu plus sur le monde, par l'examen du rayonnement commercial, culturel, politique et spirituel du Canada (F.M. 1955a; DAGENAIS, 1957)⁴.

La question du cadre territorial

À l'échelle continentale, nous avons observé que l'insistance croissante sur l'Amérique signifiait un repli sur le Canada et le Québec. Jusqu'en 1868, des divisions politiques, considérées comme un donné quasi naturel, servaient de trame à l'exposé. À partir de 1868, avec TOUSSAINT (1868), des régions naturelles, définies par les lignes de partage des eaux, structurent l'ordre de présentation. En même temps, les divisions ecclésiastiques, se faisant plus nombreuses, deviennent l'objet d'une mention plus marquée. Cette tendance sera renforcée, au tournant des années 1870, par l'avènement d'une géographie locale essentiellement axée sur la présentation de la paroisse, puis, du comté (NANTEL 1871; F.É.C. 1873; BAILLARGÉ, 1898, 1901; et C.N.-D. 1902, etc.). Ce n'est qu'en 1922, avec les frères maristes, qu'une géographie vraiment régionale, selon une acception plus française, s'évertuera à faire mieux connaître le Québec. En somme, on peut dire que les divisions politiques, naturelles et régionales se sont ajoutées les unes aux autres en trois temps. Dans le même mouvement, les structures administratives puis ecclésiastiques — la géographie locale insufflant de l'importance à ces dernières — se sont aussi greffées graduellement au corpus⁵.

Comme le confirment la plupart des textes au sujet du nationalisme « canadien » d'avant l'Acte d'Union, il n'est pas trop surprenant de trouver l'expression d'une appartenance d'ordre politique au territoire du Bas-Canada :

4. Nous utiliserons les abréviations suivantes: frères maristes, F.M.; frères des Écoles Chrétiennes, F.É.C.; Congrégation de Notre-Dame, C.N.-D.; Société d'éducation de Québec, S.E.Q.

5. Au sujet de l'évolution de la présentation régionale du Québec dans les manuels, voir BROUSSEAU, 1989.

Le Haut-Canada jouit encore de sa Constitution malgré l'insurrection qui y éclata en Décembre 1837; tandis que (*sic*) le Bas-Canada se trouve maintenant privé de sa constitution par un acte du gouvernement impérial, en date du 14 Novembre 1837, qui la suspend jusqu'au premier Juin 1840, en conséquence de l'insurrection d'une partie des habitans (*sic*) du District de Montréal, en Novembre 1837 (LAURIN, 1839, p. 85)⁶.

Après l'Acte d'Union, on entre dans le champ du nationalisme « canadien-français ». Les Canadiens français, au fur et à mesure que la population anglophone augmentait (ce qui ne fera que s'accentuer avec la Confédération), devaient faire face à un lent et inexorable processus de minorisation. Leur proportion relative au sein de la population totale s'apparentera à celle de la province de Québec dans la présentation du pays: le Canada ne se divise plus en deux mais en quatre, puis en six, etc. C'est ici que les enjeux idéologiques du cadre territorial de la description peuvent être esquissés.

Le recours à la géographie locale, en plus de comporter des avantages pédagogiques évidents, permet de transcender l'ordre politique canadien par l'établissement d'un rapport privilégié plus universel dans l'Église catholique⁷. C'est dire qu'en même temps que l'étude de la paroisse semble opérer un repli sur soi, sur un espace restreint et exempt de significations politiques effectives à l'échelle nationale, elle associe le Canadien français à la grande famille de « l'Univers Catholique » (GARNEAU, 1912: 151-155). Cela a pu servir à contrer le sentiment de minorisation. De plus, la géographie locale montrait clairement à l'enfant la première échelle territoriale qui devait structurer son existence (en particulier chez BAILLAIRGÉ, 1898).

Cette argumentation vient mettre en valeur l'idée selon laquelle la dimension bien reconnue qu'est l'identité paroissiale n'est pas dénuée de significations politiques. De plus, en exposant d'abord la paroisse et l'autorité religieuse en la personne du curé, le pouvoir religieux se voyait présenté avant le pouvoir temporel dans le territoire soumis à sa juridiction. Si l'on reconnaît comme valable la thèse de la promotion de la théocratie, par opposition à la démocratie, par les autorités religieuses de l'époque (THIBAUT, 1972; OUELLET, 1963), il n'est pas exclu que la géographie locale ait contribué, de façon très concrète, à en semer les premiers germes. Naturellement, cette situation n'était guère propice à l'émergence d'un nationalisme étatiste comme celui que l'on connaîtra dans les années 1960.

La définition des régions géographiques du Québec, qui apparaît avec la collection des frères maristes en 1922-1923, a pu servir à amenuiser le sentiment de minorisation des Canadiens français par le recours, cette fois, à une présentation plus détaillée du territoire québécois. Cette géographie régionale consacre au Québec une part plus considérable de l'étude du Canada ce qui favorise une connaissance plus approfondie du territoire provincial (figure). Seul le Québec bénéficie d'une descrip-

6. PERREault (1831, p. 3) se montrait lui aussi assez satisfait de la « constitution modelée sur celle de la mère-patrie ».

7. BALTHAZAR (1986, p. 73) identifie cette « transcendance par rapport au territoire comme une des caractéristiques majeures du nationalisme traditionnel ».

tion régionale détaillée. Ce n'est que tardivement que l'Ontario accède à un tel niveau de « personnalité » et encore, à un degré de diversité beaucoup moindre (deux régions seulement). Par contre, il faut nuancer le procès d'intention qui semble être suggéré. Les auteurs de manuels ont dû tenir compte du développement de la géographie régionale française et, celle-ci s'élaborant sur une présentation plus détaillée, le Québec sera naturellement pris en exemple⁸. Avec les maristes, l'identification au territoire passe d'abord par la paroisse puis par la province. Arrivé à un niveau plus avancé — et suivant un modèle en entonnoir —, l'enfant étudiera le monde, le Canada, pour se concentrer ensuite sur le Québec.

La valorisation esthétique de « la belle province »

S'il est une procédure qui semble traverser l'histoire de la géographie québécoise de la période étudiée, c'est bien celle par laquelle les beautés du pays du Québec ont été exaltées. Cela n'est certes pas étranger à la fonction que la littérature a pu assumer, mais le manuel, en tant qu'outil de reproduction idéologique, est un témoin plus conséquent d'un point de vue collectif. Naturellement, l'intensité avec laquelle cette exaltation s'exprime et les objets sur lesquels elle porte varient selon les auteurs et les époques.

Nous avons constaté un usage fréquent de figures hyperboliques au sujet d'un certain nombre d'éléments du paysage québécois⁹. Non pas que l'on taise les beautés des autres provinces du Canada — les chutes Niagara et les Rocheuses sont toujours célébrées —, mais les hyperboles sont plus fréquentes dans la présentation du Québec. Le Saint-Laurent est hors de tout doute le plus vénéré : dans presque tous les manuels, il est un des, voire « le plus beau et majestueux fleuve du monde ».

le Saint-Laurent, l'un des fleuves les plus grands et les plus majestueux de la terre [...]. (LAURIN, 1839 : 87).

Le Saint-Laurent est un des plus beaux fleuves du monde par la masse de ses eaux, par les îles, les lacs et les rapides dont son cours est varié, par l'aspect si pittoresque de ses rives bordées de rocs escarpés et sauvages ou de rians coteaux, de sombres forêts ou de champs fertiles, de villes ou de villages (NANTEL, 1871 : 31).

Le Saint-Laurent est la plus belle voie maritime de tout l'univers (GARNEAU, 1912 : 205).

Il devient même « notre fleuve national » avec les maristes en 1923. Cette valorisation esthétique n'aurait rien de très révélateur si elle ne pouvait être comparée. Dans la plupart des manuels, les « hyperboles fluviales » ne débordent pas le cadre du Québec,

8. Il faut bien préciser que la géographie française a aussi servi, en montrant la complémentarité des régions de la France, à justifier l'unité de celle-ci (BERDOULAY, 1981 ; CLAVAL, 1983). C'est seulement avec le manuel de BLANCHARD (1939) que la géographie scolaire a fait la tentative d'exposer l'unité et la complémentarité de l'espace québécois. Au sujet de l'écart entre production universitaire et enseignement, voir BROUSSEAU, 1993.

9. Au sujet de l'usage de l'hyperbole dans le discours géographique, voir SYMANSKI, 1976. Pour une discussion plus générale au sujet du discours géographique, voir BERDOULAY, 1988.

comme si, par un hasard providentiel, le fleuve était moins beau en Ontario et encore moins, lorsqu'il est mentionné, aux États-Unis. De plus, avec les maristes, pour qui l'identification au Saint-Laurent était marquée, on assiste à une appropriation joignant presque systématiquement l'esthétique au commercial. Ainsi, l'ensemble de la présentation de la voie maritime — du lac Supérieur à l'embouchure du Saint-Laurent — se situe à l'intérieur de l'espace réservé à la présentation du Québec (F.M. 1923 : 269-270). Par ailleurs, le rapport au Saint-Laurent repose sur des fondements quasi métaphysiques, exposés dans un cadre finaliste pouvant verser dans le mysticisme (SHAFER, 1964, chap. 2):

Aucun pays au monde ne possède de si nombreux, ni d'aussi importants cours d'eau que la province de Québec. De plus, tous ces cours d'eau sont placés dans une si admirable position qu'on ne peut s'empêcher de penser que Dieu a créé ce pays pour en faire le séjour d'un peuple riche et privilégié; c'est pourquoi nous sommes fiers de nos rivières et, en particulier, du Saint-Laurent, notre fleuve national. Le Saint-Laurent est le joyau de notre Province... (F.M., 1923, p. 269)¹⁰.

L'aspect général de la province, la beauté de ses montagnes, rivières, lacs, « curiosités naturelles », villes — surtout Québec et Montréal¹¹ — et leurs monuments historiques et religieux sont, eux aussi, souvent accompagnés de superlatifs. La valorisation esthétique de certains lieux de la province n'est-elle pas révélatrice d'une volonté d'identification privilégiée au territoire québécois? La comparaison avec d'autres espaces semble bien l'indiquer. Cette intention était d'ailleurs avouée par Antonin Nantel et par les maristes, non sans une certaine prudence:

La Province de Québec est notre Patrie, c'est-à-dire le pays où nous sommes nés et où nous vivons. C'est un beau pays. Vous devez l'aimer beaucoup et ne jamais le quitter pour aller vivre sur une terre étrangère. Nulle part n'est-on plus heureux que dans sa patrie (NANTEL, 1871 : 6)¹².

Puisse ce livre contribuer à faire mieux connaître et par là, à faire aimer plus ardemment la grande patrie du Canada et surtout notre chère province de Québec qui en fut jadis le noyau et qui en est encore aujourd'hui l'un des joyaux les plus précieux [...] (F.M. 1923 : 6).

La Province de Québec est notre patrie d'une manière plus particulière, parce que c'est là que nous habitons; c'est là aussi qu'a commencé le Canada et ce sont nos ancêtres qui en ont été les premiers colons. Le Québec est aujourd'hui le centre de la race française en Amérique (F.M. 1949 : 33).

L'ambivalence de la définition politique de la nation est claire autant que l'est, en un sens, l'identification à la province comme son lieu de prédilection; le territoire

10. Voir aussi NANTEL, 1871, p. 71: «Telle est notre patrie, Dieu l'a enrichie de tous ses dons.»

11. Notons, à titre d'anecdote, que les F.É.C. préféraient Montréal à Québec: «La ville par elle-même, n'est pas jolie, elle se contente de sa nature et semble mépriser les beautés qu'ajoute l'art» tandis que Montréal est «la plus belle ville de l'Amérique anglaise» (F.É.C., 1875, p. 30-31). Par contre, chez Holmes, c'est Québec qui emporte la palme grâce à son site: «La ville s'élève majestueusement en forme d'amphithéâtre au-dessus du fleuve et des campagnes voisines, présentant ainsi de tous côtés les plus beaux points de vue qu'il soit possible d'imaginer» (HOLMES, 1832, p. 9).

12. Il précisera aussi: «Notre Province est la Province de Québec. On l'appellerait mieux le Canada Français ou la Nouvelle-France» (Ibid., p. 24). D'ailleurs, Nantel est un des premiers à utiliser fréquemment «Notre» pour désigner la province de Québec à laquelle il se réfère aussi comme le pays.

imaginaire est difficilement superposable au territoire réel (MORIN et BERTRAND, 1979). Pour quelles raisons faudrait-il « aimer surtout notre chère province » sinon pour encourager une prise de possession symbolique et une identification différenciée ? Il y a « le plus beau » du Québec et le reste du Canada. « La patrie que l'on n'aura pas eue par les armes, on l'aura par l'imagination. » (LEMIRE, 1982 : 184). Dans le même envol, il est donc permis d'avancer que *le territoire que l'on n'aura pas dominé politiquement, on le possédera dans l'imaginaire en le valorisant dans le discours.*

Après 1950, sous la plume des géographes professionnels essentiellement, la valorisation du Saint-Laurent, voire des autres aspects naturels du pays, perd de son caractère esthétique ; les envolées exaltantes redescendent sur un espace fonctionnel apprécié pour sa localisation et ses avantages stratégiques.

Il [le Québec] possède toutefois sur ces provinces un avantage évident : le Saint-Laurent qui est, depuis le début de la colonie, la grande voie de pénétration à l'intérieur du pays. Le fleuve est la porte du Canada sur l'Atlantique beaucoup plus que les ports de provinces maritimes, isolés par la distance et l'obstacle des Appalaches, des grands foyers de peuplements. [...] La situation de cette province sur une voie de passage forcé, avoisinant, au sud et au sud-ouest, les régions les plus industrialisées du continent [...], lui confère un remarquable caractère stratégique (DAGENAIS, 1957 : 241).

Un climat bienfaisant, une nature généreuse

Les qualités du climat québécois ont, elles aussi, subi quelques inflations discursives. Il a d'abord été apprécié pour sa grande salubrité, qui était comparable à celle du climat ontarien à l'exception de la région des Grands Lacs où sévissait souvent la « fièvre tremblante ».

Le *climat* du Bas-Canada est très froid (*sic.*) en hiver, et très chaud (*sic.*) en été ; mais dans toutes les saisons il est extrêmement favorable à la santé (Holmes, 1832 : 8).

Le *climat* en est [Haut-Canada] tempéré et salubre ; il faut excepter quelquefois le voisinage des lacs où l'on est exposé à une espèce de fièvre, dont les suites peuvent être funestes aux étrangers (*ibid.*, p. 15)¹³.

Le climat de la province d'Ontario est plus doux que celui de la province de Québec ; mais, en général, il est moins salubre ; l'hiver y est moins long ; la neige atteint rarement au delà de deux pieds de profondeur, et ne demeure pas plus de trois mois. On éprouve aussi des changements subits du chaud au froid, et réciproquement. Les tempêtes sur les lacs sont furieuses et causent tous les ans de graves accidents (TOUSSAINT, 1868 : 60).

Plus tard, avec le développement d'une géographie plus intégrée et l'apparition du déterminisme climatique, les « bienfaits » de la rigueur du climat québécois pour la santé ne manqueront d'être soulignés. De fait, le caractère des Canadiens français lui en est redevable. Si le climat ontarien est quelquefois jugé un peu plus doux que celui du Québec, les vertus sans cesse revitalisantes de la froidure québécoise viennent compenser :

13. L'insalubrité relative du climat ontarien à proximité des Grands Lacs se retrouve dans presque tous les manuels au XIX^e siècle : chez LAURIN, 1839 ; la S.É.Q., 1841 et 1881 ; et les F.E.C., 1842 et 1875.

Les Canadiens aiment leur saison de froidure et ne s'en plaignent pas, comme sont tentés de le faire les Français de l'Europe. C'est la saison qui fait les hommes forts et sains, qui leur donne la vitalité puissante, l'énergie, la gaieté. En un mot, le climat de la province de Québec est des plus favorables au développement de l'activité et de l'industrie des vigoureuses populations qui l'habitent (C.N.D., 1897: 123).

Le climat de la province de Québec est très favorable à la santé et à la culture des plantes, l'hiver est froid mais comme il est clair et sec, il est plus facilement supportable qu'en Europe; il donne de la vigueur au sang. Une épaisse couche de neige protège le sol et les plantes contre le froid et donne ces beaux chemins de neige, si utiles pour le transport des objets lourds (F.M., 1923: 268).

Par le biais du climat, les qualités productives du sol québécois sont mises en valeur. Cette fois, la comparaison avec le reste du Canada, l'Ontario surtout, est souvent plus modeste: si le sol québécois est «très fertile», il l'est aussi en Ontario, rarement plus, quelquefois moins, presque toujours autant. Du côté des richesses naturelles (caractère inépuisable de ses mines, de ses forêts, de ses pêcheries, etc.), le Québec fait toujours bonne figure face aux autres provinces.

Une fois de plus, les manuels de la collection Dagenais changeront le ton et la façon d'apprécier le climat. Il n'est plus question de le recouvrir d'un voile anthropomorphique et de le juger selon qu'il est agréable, salubre ou bienfaisant, mais plutôt en fonction des types de végétation qu'il conditionne et de l'agriculture qu'il rend possible. Ce faisant, les comparaisons ne se font plus sur le même plan. Les propriétés productives du sol ne s'évaluent plus seulement en formules lapidaires —«fertile» ou «très fertile» (GRENIER, 1961)—, mais sont un peu mieux mises en contexte avec les variations plus fines du climat, les caractéristiques de la main-d'œuvre et les conditions du marché. L'idée de travail et d'exploitation pénètre donc davantage la notion de ressource¹⁴.

Un territoire à coloniser

Au milieu du XIX^e siècle s'amorçait une importante émigration des Canadiens français vers les États-Unis, en réaction aux problèmes de l'agriculture (ROBY, 1984). Rapidement, l'élite cléricale et politique s'inquiéta de la situation et différentes solutions furent proposées pour arrêter l'hémorragie: «Au siècle dernier, l'exode rural allait devenir une condition profonde de la naissance de l'idéologie nationaliste» (ANCTIL, 1983, p. 27). Le développement de l'agriculture ou de l'industrie en divisèrent plusieurs, mais on s'entend pour dire que le ruralisme, associé à l'agriculturisme et à une certaine forme d'anti-industrialisme, est demeuré dominant (ANCTIL, 1983 et HARDY, 1971), surtout dans les milieux conservateurs dont faisaient partie la plupart des auteurs après 1860 (Berdoulay et Brosseau, 1992). C'est en réponse à ce phénomène que de nouvelles terres à coloniser furent offertes au défrichage. Même si les campagnes de colonisation ont donné lieu à des projections

14. Voir la discussion critique de Christine RIST (1985) sur la notion de «ressource» dans les programmes de géographie actuels.

spatiales diverses (MORISSONNEAU, 1979), il s'agit d'un thème à partir duquel on peut déceler l'adéquation relative du peuple canadien-français au territoire de la province. Leur présence aux États-Unis, le rappel dont ils ont fait l'objet et l'ouverture de terres de colonisation font intervenir un réseau ambigu d'appartenances.

Bien qu'on ait sans doute exagéré le caractère agricole de la population canadienne-française (BEAUCHAMP, 1982; DAGENAIS, 1959), la prise de possession du sol que cherchaient à encourager les idéologues canadiens-français recèle des indications précieuses au sujet du rapport au territoire¹⁵. On peut saisir, à travers certains passages clés, l'intensité et les objets de l'identification à l'Amérique, au Canada et au Québec.

Déjà en 1868, Toussaint, suivi par plusieurs autres, se montrait sensible au problème, insistant, dans un style épique, sur l'importance et la variété des ressources du territoire :

Avec les immenses ressources agricoles, minières et forestières, qu'offre partout la Province de Québec, on s'explique difficilement ce courant de jeunes émigrants qui se dirigent vers les États-Unis, pour aller chercher une fortune que certainement ils trouveraient dans la patrie, si chère à tout homme de cœur, s'ils avaient assez de courage et d'énergie pour exploiter la forêt, le sol, les mines ou les pêcheries. Il est étonnant, et en même temps affligeant, de penser que moins de un million et demi d'âmes se trouvent à l'étroit sur un territoire riche et fertile de plus de 125 millions d'acres. Au moment où des milliers de Canadiens s'exilent volontairement et vont, pour un faible salaire, épuiser leur force à l'étranger, plus de dix millions d'acres d'un terrain fertile et vierge sont laissés dans l'improduction du friche et de la végétation forestière. Puisse l'étude du pays éclairer ces jeunes gens et les attacher au sol qui les a vu naître et qui, nous n'en doutons nullement, peut nourrir une population plus du double de celle qu'il nourrit maintenant! Est-ce la liberté qu'ils vont chercher sur la terre étrangère? Après avoir parcouru les cinq parties du Monde, ils se convaincront que jamais pays n'offrit plus de liberté que la Puissance du Canada, sous la protection du drapeau britannique (TOUSSAINT, 1868: 45).

Nos rivières pourraient devenir elles-mêmes une source de richesse pour le pays. Si les nombreux pouvoirs d'eau qu'elles renferment étaient utilisés, on verrait s'élever une foule de manufactures qui donneraient la vie à des milliers d'ouvriers, et retiendraient dans leur patrie tant de pauvres Canadiens qui s'en vont aux États-Unis perdre leur langue et leur religion! (NANTEL, 1871: 35).

Mais en ce moment beaucoup de Canadiens-Français sont lassés de se louer aux usiniers yankees pour un salaire sujet à la baisse, au chômage, aux grèves, honteux d'être restés longtemps les serfs de l'industrie, ils rentrent au Canada et s'en vont trouver sur la terre des Laurentides, le bonheur et la liberté dans une vie de calme et de paisible labeur (C.N.D., 1897: 83-84).

Les autorités civiles et religieuses s'efforcent et avec succès, de détourner le courant d'émigration de la population bas-canadienne vers les États-Unis, pour le diriger vers certains points de notre territoire qui paraissent les plus propres à recevoir des colons [...] (F.É.C., 1902: 54).

Enfants, lisez l'histoire de cette France d'Amérique, étudiez-en avec amour la géographie, et convainquez-vous que nulle part ailleurs vous ne serez miex (*sic*) qu'ici où vous êtes *chez vous*,

15. Sur les liens entre les campagnes de colonisation et l'évolution du thème régional dans les manuels, voir BROUSSEAU, 1989. Au sujet des monographies des régions de colonisation, voir SÉNÉCAL, 1992.

vivant avec des frères qui partagent vos croyances, parlent votre langue [...] Surtout, tenez-vous en garde contre la tentation d'émigrer aux États-Unis, où tant d'âmes détournées de leur légitime tendance sont plongées dans l'abjection d'un matérialisme qui ruine les corps et propage la misère (TOUSSAINT, 1905: 31).

Mais il se fait un rappel des nôtres émigrés aux États-Unis. Rapatriement et colonisation vont ensemble, et là est pour nous le salut de la race. Les principales régions colonisatrices sont [...] (GARNEAU, 1912: 235).

Plus tard, avec la grande dépression de la fin des années vingt, le retour à la terre qu'on cherchait à encourager, à l'aide d'arguments d'autorité, s'associa lui aussi à la colonisation des nouvelles terres du Québec :

On ne peut escompter un remède plus opérant, celui d'une meilleure exploitation du sol agricole. L'agriculture de la province peut être largement améliorée. Les rendements de tout ordre, qui sont médiocres, pourraient sans trop de difficulté être doublés [...] C'est cette colonisation intérieure par le perfectionnement agricole qui paraît la solution décisive pour ce qui est le problème suprême de la province (BLANCHARD, 1939: 219).

Aussi, ceux qui quittent la province de Québec pour aller aux *États-Unis* feraient-ils beaucoup mieux de se rendre dans une des régions de colonisation choisie par le gouvernement provincial : ils y trouveraient plus vite et plus facilement une modeste aisance, avec l'indépendance et la liberté : car le paysan, propriétaire de la terre qu'il cultive, est un petit roi sur son *domaine* (F.M. 1949: 49).

C'est donc surtout le sol québécois que l'on exhorte, rhétorique à l'appui, les Canadiens français à conquérir. C'est là qu'ils sont le plus chez eux et c'est en y retournant qu'ils sauveront la «race». Toutefois, si le Canadien français trouve sa niche privilégiée au Québec, on est quand même soucieux de montrer qu'il a su bien s'adapter là où le destin l'a mené, que ce soit à l'ouest ou au sud du Québec. Cela n'est pas sans lien avec la mission messianique dont certains avaient voulu investir la nation. Aux États-Unis par exemple :

Les *Franco-Canadiens*, près de un million et demi forment des groupes compacts. Ils ne se laissent pas facilement entamer et gardent avec leur religion, leur langue et leurs coutumes. [...] Par un hasard étrange, l'émigration canadienne-française s'est principalement portée vers les États de la Nouvelle-Angleterre, d'où sortirent, au XVIII^e siècle, les hordes armées qui anéantirent la puissance française au Canada. Les Canadiens ont pris une importance numérique telle que les autres éléments de la population doivent compter avec eux et que déjà ils ont pu se faire représenter dans la plupart des législatures et faire conférer aux leurs d'importantes charges publiques. Si ce mouvement se continue, on pourrait presque supputer l'heure où la Nouvelle-Angleterre française se rejoindra avec la province de Québec pour former une agglomération continue de langue française (GARNEAU, 1912: 314-315).

Dans la Nouvelle-Angleterre seulement, on compte plus de 300 paroisses ou missions canadiennes-françaises desservies par plus de 500 prêtres. Ils ont à leur service 6 journaux quotidiens et 14 journaux hebdomadaires. Plusieurs Canadiens français occupent des charges importantes dans l'administration du pays. [...] notre langue gagne sans cesse du terrain, à tel point que si ce mouvement continue, on peut prévoir le jour où la Nouvelle-Angleterre sera, comme la province de Québec, un pays de langue française (F.M. 1923: 123; 1955b).

Pour l'Ontario, Garneau nourrissait des espoirs d'envergure :

Les nôtres sont près de 250 000 dans l'Ontario et l'on affirme que dans 25 ans ils seront la majorité (GARNEAU, 1912: 241).

Dans l'Ouest canadien, Saint-Boniface constitue un foyer plein de vitalité :

Saint-Boniface, [...] métropole des Canadiens français de l'Ouest, [...] est le *château fort* du catholicisme aussi bien que de notre race dans l'Ouest; c'est de cette ville que partirent les vaillants missionnaires Oblats de Marie Immaculée pour évangéliser et coloniser l'Ouest canadien (F.M., 1923: 257).

L'appartenance territoriale a donc quelque chose d'ambigu : en même temps que l'on rappelle le Canadien français chez lui en terre québécoise, on se flatte de le voir prospérer dans l'Ouest et aux États-Unis. L'addition de tous les éléments canadiens-français avait sans doute pour effet de grossir les effectifs de la nation. Les enjeux et contradictions de l'idéologie de survivance et du messianisme se font face, souvent chez les mêmes auteurs. Le rêve d'une Amérique française et catholique persiste parallèlement à une incitation à retourner chez soi¹⁶. Le repli sur le Québec contiendra parfois des connotations politiques par-delà l'idéologie de survivance :

Nous avons intérêt à ce que la province de Québec soit très peuplée, nous n'aurons toujours que 65 députés, mais les autres provinces en auront moins et notre influence sera plus considérable au parlement fédéral (F.M. 1923: 236).

En outre, l'existence d'un Québec fort assure aux Canadiens français une patrie à l'abri des aléas politiques :

La province de Québec termine le volume, c'est celle qui nous tenait le plus au cœur : le Canada peut, en effet, se dissoudre un jour, mais la province de Québec restera sûrement de notre patrie [...] (F.M. 1923: 6).

Après 1950, le problème de l'émigration soulevant moins d'urgences en période de grande prospérité, les procédés d'appropriation du sol se firent moins nombreux. Par contre, on verra se dessiner cartographiquement une appropriation territoriale selon laquelle le Labrador est au Québec (F.M. 1952, 1954, 1955a; DAGENAIS, 1957). Le refus de la décision britannique, dont le contentieux obsédait les géographes québécois depuis les années 1920 (SÉNÉCAL, 1989), s'exprime maintenant dans les manuels.

Les Autres chez nous

Les figures de l'altérité constituent un miroir réfléchissant de l'identité. Elles ont été analysées, selon diverses approches, dans de nombreux corpus (DUNNIGAN, 1976; MORIN et BERTRAND, 1979; WILDEN, 1979; SIROIS, 1982; SAVARD, 1982; MCANDREW, 1986 et DION, 1987). Notre but, ici, est de tenter de suivre les grandes lignes du rapport à l'autre dans les manuels, sans s'étendre sur les caractères particuliers dont on a pu l'affubler. Nous nous restreindrons à l'autre, ethnique ou religieux, que côtoie le Canadien français dans son espace de vie. Nous verrons que

16. Cette ambivalence a bien été identifiée par SÉNÉCAL (1989, p. 311): «On hésite toujours entre le point continentaliste et la consolidation du foyer principal des Canadiens français: la province de Québec». Voir aussi CLAVAL, 1980.

certaines procédés d'exclusion¹⁷ ont été mis en œuvre pour faire état du rapport privilégié que le Canadien français entretient avec son territoire.

Dans l'ensemble, au XIX^e siècle, la description de la population du Canada et du Québec se fait dans une relative neutralité contrairement au siècle suivant¹⁸. Toutefois, les non canadiens-français ne font pas pleinement partie du groupe central : ils constituent le «reste» de la population, composé «d'émigrés» ou de «sauvages encore ici» :

La population du Bas-Canada est d'environ 600 mille habitants, dont environ 403 470 sont catholiques et d'origine française, le reste de la population est composé d'émigrés venus en grande partie de la Grande-Bretagne et appartenant à diverses religions (S.É.Q., 1841 : 14).

Sauvages du Bas-Canada. —Le Canada renferme encore quelques restes des anciennes tribus sauvages qui habitaient ce pays, lorsque les Français en firent la découverte (F.É.C. 1842 : 37)¹⁹.

Par ailleurs, plusieurs auteurs avaient tendance à faire la nomenclature des religions en prenant soin de *ne pas* regrouper les différentes sectes protestantes, le catholicisme arborant fièrement son caractère indivisible et ses adhérents, leur statut majoritaire. Cette pratique s'est avérée utile surtout dans le cadre de la description du Canada, et est devenue plus marquée au lendemain de la Confédération. De même, on ne regroupe que rarement Anglais, Écossais et Irlandais en une classe «Canadien-anglais» pour demeurer le groupe principal.

Au tournant du siècle, comme nous l'avons déjà vu, l'idéologie de conservation —caractéristique de l'essentiel de la période concernée, selon Rioux (1968)— devient plus transparente dans les manuels. L'expression d'un nationalisme ethnique se manifestera clairement chez les maristes dans leur collection de 1922-1923. La religion et la langue s'y greffent en tant que critères discriminants indissociables. C'est d'ailleurs à cette période qu'une confusion s'établira entre race et ethnie²⁰. Déjà chez GARNEAU en 1912, la tendance commençait à se dessiner. Plus tard, on en apercevra quelques pâles reflets même chez BLANCHARD, mais les frères des Écoles chrétiennes se révéleront plutôt réservés pour ne pas dire neutres. Désormais, l'Autre sera résolument chez nous, dans notre province.

Malgré toutes les vexations inventées par la politique anglaise, les Canadiens Français se sont maintenus dans leur position, ils ont même envahi les cantons anglais de l'est [...] Les Anglais, depuis 1815 surtout, n'ont cessé d'entrer au Canada, accompagnés d'Écossais, d'Irlandais et d'Allemands. Dans ces dernières années, l'on a même importé des Scandinaves, des Slaves, des

17. Nous empruntons ici, en la simplifiant un peu, la notion de FOUCAULT (1971).

18. Cela n'empêche pas la description des différents pays du monde de produire de nombreux stéréotypes communs à l'époque.

19. Pour une analyse de la représentation de l'Amérindien dans les manuels scolaires plus récents, voir VINCENT et ARCAD, 1980.

20. Même si l'on savait «bien» définir le concept de race (traits physiologiques, etc.), on commença à présenter le peuple canadien-français comme une race.

Italiens et des Juifs. [...] les Juifs se confinent dans les villes; ils se sont spécialement établis à Montréal et envahissent maintenant Québec (GARNEAU, 1912: 196-7-8)²¹.

Transporté sur le sol du Canada, l'*Anglais* a peu changé ses habitudes; il se croit encore sur le sol de la mère patrie et agit avec la même précision, le même souci des affaires ou du sport. Appartenant à la race du vainqueur, il donne facilement à sa morgue naturelle un sans-gêne qu'il ne connaît pas ailleurs. L'Irlandais canadien, sans oublier la terre natale, s'attache plus facilement au sol de la patrie adoptive: il reste sensible, communicatif, généreux, hospitalier, d'une piété sincère et démonstrative. Le reste de la population du Canada appartient aux diverses races européennes qui ont immigré sur notre sol (F.M., 1923: 238 entre autres).

L'exemple de la reconquête des Cantons de l'Est par les Canadiens français aux dépens des Anglais, dont se flattent Garneau, les maristes et Blanchard, dévoile comment était perçu le fait de supplanter un Autre en sol québécois:

Ainsi, c'est une grande victoire que les Français ont pacifiquement remportée dans les Cantons de l'Est. Et de cette lutte courtoise, la région a largement profité (BLANCHARD, 1939: 196).

Il y a sans doute un rapprochement à établir entre les aspects nationalistes présentés ici, principalement chez les maristes, et la définition de la nation du chanoine Groulx (GABOURY, 1970, chap. 1 et 2). Que ce soit au sujet du rapport au territoire-terroir rendu équivoque par le messianisme²², ou au sujet des fondements « raciaux » de la nation indissociables de la langue française et de la religion catholique, il semble y avoir un commun d'allégeance, l'histoire servant souvent à fonder la légitimité des positions (*ibid.*, chap. 4). Les brefs exposés historiques qui accompagnent la description des régions chez les maristes, en faisant état des faits héroïques des « grands » Canadiens français, s'inscrivent dans cette même foulée.

Au milieu des années cinquante, avec la parution de la collection Dagenais et des nouveaux manuels maristes, la situation change de façon significative. Des jugements de valeur aussi patents, qui inciteront Pierre SAVARD (1982) à qualifier la géographie des maristes « d'ethnocentrisme satisfait », sont purgés des manuels. On se glisse lentement dans l'ère « moderne » de la prudence ethnique et des descriptions de population plutôt neutres, non sans reconnaître le rôle « patriotique » que l'enseignement de la géographie pouvait assumer. Cependant, comme le souhaitait Louis-Edmond HAMELIN (1954), cette fonction devait s'efforcer de demeurer respectueuse des autres peuples dans le cadre d'une vision plus fédérale de la nation:

21. L'antisémitisme de Garneau n'était point discret: « Rappelons en outre que le christianisme a pour ennemi, dissimulée sous la manteau d'une fausse philanthropie, la franç-maçonnerie, qui alliée aux juifs, se glisse partout dans les milieux catholiques, cherchant à y détruire l'idée chrétienne. » (*ibid.*, p. 136). Son manuel marque néanmoins un point tournant dans l'histoire de la géographie québécoise (BROSSEAU, 1993).

22. Il est vrai que la définition d'un territoire canadien-français exclusivement centré sur le Québec comportait le risque d'abandonner les Canadiens français hors Québec à eux-mêmes, ce que l'on voulait à tout prix éviter: « Trop pauvres et trop peu nombreux comment consentir le moindre déficit » (GROULX, cité par GABOURY, 1970, p. 159).

Elle [la géographie] a un rôle essentiel à jouer pour inculquer à chaque groupe une largeur de vue sans laquelle le patriotisme régional est mesquin; un patriotisme qui irait à l'encontre du véritable sens de la nation canadienne (HAMELIN, 1954: 501-502)²³.

La géographie de Dagenais, à laquelle Louis-Edmond Hamelin a d'ailleurs participé, tout en accordant beaucoup d'importance à la province de Québec, insistait davantage sur le Canada, son rayonnement économique, culturel et politique à l'échelle mondiale. La nouvelle collection des maristes s'est engagée dans la même voie. On s'éloigne d'un « patriotisme de sentiment » (*ibid.*, p. 502) tourné vers un passé épique ou larmoyant, en faveur d'un exposé des « faits contemporains » d'un Canada plus ouvert sur le monde²⁴. C'est d'ailleurs à cette échelle que les valorisations auront droit de cité. D'un autre point de vue, c'est un début « d'affirmation », tournée vers le présent et l'avenir, plutôt qu'une « différenciation », appuyée sur le passé, qui prend forme (Rioux, 1974). À ce chapitre, comme à bien d'autres, nous l'avons vu, les changements survenus à la fin des années cinquante sont plus considérables que ceux des trente ou quarante années précédentes²⁵.

*
* *

L'importance relative de l'espace consacré à la présentation du Québec dans les manuels, le cadre territorial de la description, la valorisation esthétique des éléments du paysage, le discours colonisateur et les figures de l'Autre sont autant de thèmes qui permettent d'identifier les aspects géographiques du nationalisme canadien-français. Le manuel de géographie constitue par conséquent une source précieuse, à côté du manuel d'histoire, pour sonder et déceler les différentes facettes de la fonction idéologique de l'enseignement. Les quelques jalons que nous venons de poser ne bousculent pas radicalement les thèses depuis longtemps répétées au sujet des pôles « langue » et « foi » de l'identité canadienne-française. Ils incitent toutefois à réfléchir sur les enjeux territoriaux d'un discours dont on a souvent tendance à négliger les aspects géographiques. La transcendance par rapport au territoire mérite aussi d'être nuancée. L'analyse des manuels de géographie manquait aux travaux, par ailleurs fort importants, de Jain et Trudel sur les manuels d'histoire, pour dresser un portrait plus complet du nationalisme « scolaire ».

23. Déjà, chez Blanchard, se forgeait l'idée d'une « nationalité canadienne » devant le spectre de l'américanisation: « Les Français sont l'élément le plus irréductible du particularisme canadien et la résistance à l'américanisation. Les trois millions de Français se sentent totalement canadiens » (BLANCHARD, 1939, p. 156).

24. Voir aussi BRUNET (1957) au sujet de l'enseignement patriotique et de celui de l'histoire.

25. La collection des maristes est demeurée à peu près inchangée de 1923 à 1955, exception faite des ajustements statistiques ou frontaliers.

L'enseignement de la géographie a contribué, au Québec, à forger une identité nationale dont la référence territoriale est, certes, souvent caractérisée par son ambivalence. Les liens entre géographie et nationalisme ne sont évidemment pas du même ordre que chez les Français et les Allemands. S'appuyant sur deux modèles de nation fort différents (FINKIELKRAUT, 1983), la géographie universitaire y a joué un rôle de premier plan : d'un côté l'État territorial fonde la nation, de l'autre, la nation revendique son territoire... (CLAVAL, 1993). L'enseignement de la géographie devait alors prendre le relais de cette mission nationaliste (Berdoulay, 1981). Dans le cas québécois, en l'absence jusqu'à tout récemment d'une tradition universitaire, il s'agissait bien plus de voir comment le discours géographique des manuels a pu traduire les sentiments nationalistes, définir leurs contours, et en révéler, chemin faisant, la charge territoriale.

Plusieurs questions demeurent néanmoins ouvertes : qui étaient ces auteurs (BROSSEAU, 1990; BERDOULAY et BROSSEAU, 1992), de quelle allégeance idéologique se réclamaient-ils, quelles étaient leurs sources, quelles étaient les prescriptions pédagogiques du département de l'Instruction publique à ce sujet, quels genres de luttes et d'arguments furent déployés pour l'appropriation de ce discours ? Par ailleurs, nous n'avons pas cherché à proposer une périodisation stricte du discours nationaliste des manuels de géographie, mais nous croyons avoir réussi à montrer comment ont pu se manifester, au long de l'histoire, les dimensions géographiques de ce discours. L'analyse des manuels, qu'elle soit quantitative, thématique ou rhétorique, révèle l'actualité des enjeux idéologiques dont ils furent porteurs. Leur rôle dans la construction d'un espace d'appartenance et d'un imaginaire territorial a sûrement contribué à préparer le terrain pour l'émergence d'un nationalisme québécois à la suite de la Révolution tranquille.

Marc BROSSEAU

*Département de géographie,
Université de Colombie Britannique.*

BIBLIOGRAPHIE

- ANCTIL, Pierre, «La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas», dans : LOUDER, Dean R. et Eric 1983 WADDELL (dirs), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française*, Québec, PUL. (Travaux du département de géographie de l'Université Laval, 6: 25-39.)
- AUMONT, Gérard, «La géographie et son enseignement secondaire au Canada français», *Revue canadienne de géographie*, 4, 1-2: 8-22. 1950
- BAILLAIRGÉ, Frédéric Alexandre, *Le comté de Chambly, 2^e année de géographie : le comté, à l'usage des écoles du comté de Chambly*, Montréal, Arbour et Laperie, imprimeurs. 1901

- BAILLAIRGÉ, Frédéric Alexandre, *Première année de géographie, la paroisse ou géographie locale*, 1899 Saint-Hubert, Comté de Chambly, Joliette, Imprimerie Générale.
- BALTHAZAR, Louis, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1986
- BASSIN, Mark, «Race contra space: the conflict between German Geopolitik and National Socialism», 1987 *Political geography quarterly*, 6, 2: 115-134.
- BEAUCHAMP, Claude, «Milieu rural et agriculture, entre le rose et le noir», dans *Imaginaire social et représentations collectives, mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Québec, PUL, 1982
- BERDOULAY, Vincent, *Des mots et des lieux, la dynamique du discours géographique*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1988
- BERDOULAY, Vincent, *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, Paris, Bibliothèque nationale, 1981 C.T.H.S.
- BERDOULAY, Vincent et Marc BROUSSEAU, «Manuels québécois de géographie: production et diffusion», 1992 *Cahiers de géographie du Québec*, 36, 97: 19-32.
- BERDOULAY, Vincent et Marc BROUSSEAU, «L'ouverture sur le monde dans les manuels de géographie au Canada français», 1990 *Cultures du Canada français*, 7: 71-78.
- BLANCHARD, Raoul, *Géographie générale*, tome I., Montréal, Librairie Beauchemin Itée, tome I, 1938
- BLANCHARD, Raoul, *Géographie générale*, tome II., Montréal, Librairie Beauchemin Itée, tome II, 1939
- BROC, Numa, «Histoire de la géographie et nationalisme en France sous la III^e République (1871-1914)», 1970 *Information historique*, 32: 21-26.
- BROUSSEAU, Marc, «Les manuels de géographie québécois et la géographie française au tournant du siècle», dans: CLAVAL, Paul (dir.), *Autour de Vidal*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1993
- BROUSSEAU, Marc, *Bibliographie annotée des manuels de géographie au Canada français: 1804-1990*, 1985, Ottawa, Centre de recherches en civilisation canadienne-française. (Document de travail, 33.)
- BROUSSEAU, Marc, «Régions et régionalisation dans les manuels de géographie: l'exemple de l'Outaouais, 1804-1957», 1989 *Cahiers de géographie du Québec*, 33, 89: 179-196.
- BRUNET, Michel, «L'éducation patriotique au Canada français», 1957 *Alerte*, 14: 118-123.
- CLAVAL, Paul, «De Michelet à Braudel: personnalité, identité et organisation de la France», dans: Claval, Paul, *La géographie au temps de la chute des murs*, Paris, L'Harmattan, 1993
- CLAVAL, Paul, «Le Québec et les idéologies territoriales», 1980 *Cahiers de géographie du Québec*, 24, 61: 31-46.
- Congrégation de Notre-Dame, *Géographie-atlas: cours moyen et supérieur*, Montréal, Beauchemin. (Par la sœur St-Fabien.) 1905
- Congrégation de Notre-Dame, *Géographie locale*, Montréal, Beauchemin, 1902
- Congrégation de Notre-Dame, *Géographie: à l'usage des élèves de la Congrégation de Notre-Dame: cours moyen et cours supérieur*, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, 1897
- DAGENAIS, Pierre, «Le mythe de la vocation agricole du Québec», dans: *Mélanges offerts à Raoul Blanchard*, Québec, PUL, p. 193-201, 1959

- DAGENAIS, Pierre (dir.), *L'Amérique et le Canada: 10ème et 11ème années*, Montréal, Centre de 1957 psychologie et de pédagogie. (Coll. Pierre Dagenais, Cours secondaire, vol. 3.)
- DION, Léon, *Québec 1945-2000*, tome 1: *À la recherche du Québec*, Québec, PUL. 1987
- DUMONT, Fernand, « Idéologie et conscience historique dans la société canadienne-française du XIX^e siècle », dans: GALARNEAU, Claude et Elzéar LAVOIE (dirs), *France et Canada français du XVIème au XXIème siècle*, Québec, PUL, p. 269-290.
- DUNNIGAN, Lise, *Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec*, 1976 Québec, Conseil du statut de la femme.
- FINKIELKRAUT, Alain, *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard. 1983
- FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard. 1971
- Frères des Écoles Chrétiennes, *Géographie illustrée: cours complémentaire*, Montréal, F.É.C. 1926
- Frères des Écoles Chrétiennes, *Géographie-atlas du cours supérieur*, Montréal, F.É.C. 1902
- Frères des Écoles Chrétiennes, *Nouvelle géographie illustrée à l'usage des écoles chrétiennes de la 1875 puissance du Canada*, Montréal, Chapleau et Fils.
- Frères des Écoles Chrétiennes, *Géographie du cours élémentaire ou inférieur à l'usage des écoles 1873 chrétiennes: partie de l'élève*, Montréal, Beauchemin et Valois. (Par le Frère Adelbertus.)
- Frères des Écoles Chrétiennes, *Abrégé de géographie commerciale et historique suivi d'un précis de 1842 cosmographie à l'usage des écoles chrétiennes*, Montréal, Imprimerie Louis Perrault.
- Frères maristes, *Géographie: 7^e année: les États-Unis d'Amérique, les autres pays importants, le Canada 1955a et le monde*, Saint-Vincent-de-Paul, Éditions des Frères maristes.
- Frères maristes, *Atlas-géographie, étude physique, historique, politique, économique des cinq parties du 1955b monde: cours complet*, Montréal, Librairie Granger Frères ltée.
- Frères maristes, *Géographie, 6^e année*, St-Vincent-de-Paul, Éditions des Frères maristes. 1954
- Frères maristes, *Géographie, 4^e année. Initiation à la notion de carte et de plan. Aperçu sur la pro- 1952 vince de Québec, le Canada et la terre en général*, Saint-Vincent-de-Paul, Éditions des Frères maristes.
- Frères maristes, *Atlas-géographie, cours supérieur*, Montréal, Granger Frères. 1951
- Frères maristes, *Atlas-géographie, étude physique, politique économique du Canada et de la province de 1949 Québec: cours moyen*, Montréal, Granger Frères.
- Frères maristes, *Atlas-géographie, étude physique, politique, économique des cinq parties du monde: 1938 cours complémentaire (8^e et 9^e années)*. Montréal, Granger Frères.
- Frères maristes, *Atlas-géographie, étude physique, historique, politique, économique des cinq parties du 1923 monde: cours supérieur*, Montréal, Librairie Granger Frères.
- GABOURY, Jean-Pierre, *Le nationalisme de Lionel Groulx: aspects idéologiques*, Ottawa, Éditions de 1970 l'Université d'Ottawa.
- GARNEAU, Adolphe, *Précis de géographie, géographie physique, politique et économique*, Québec. 1912

- GRENIER, Fernand, «La géographie au Canada français», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 1961 6, 121-131 et 150-151.
- HAMELIN, Louis-Edmond, «Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval», 1963 *Cahiers de géographie de Québec*, 13: 137-153.
- HAMELIN, Louis-Edmond, «Bibliographie annotée concernant la pénétration de la géographie dans le 1959- Québec», I, «Manuels», *Cahiers de géographie de Québec*, 8: 345-358; II, «Notes et 1960 documents», T.I.G.U.L., 8, 59 p.
- HAMELIN, Louis-Edmond, L'enseignement de la géographie et l'éducation patriotique, *Vie française*, 8,8: 1954 497-504.
- HARDY, René, «L'ultramontanisme de Lafleche: genèse et postulat d'une idéologie», dans: 1971 DUMONT, Fernand et Jean-Paul MONTMINY (dirs), *Idéologie au Canada Français: 1850-1900*, Québec, PUL.
- HOLMES, Jean, *Nouvel abrégé de géographie moderne, suivi d'un appendice et d'un petit abrégé de 1832 géographie sacrée, à l'usage de la jeunesse*, Québec, Neilson et Cowan.
- JAIN, Geneviève Laloux, *Les manuels d'histoire du Canada au Québec et en Ontario de 1867-1914*, 1974 Québec, PUL (Histoire et sociologie de la culture, 6.)
- LAURIN, Joseph, *Géographie élémentaire par demandes et réponses, à l'usage des écoles*, Québec, 1839 William H. Ronen et Cie.
- LEDUC, Aimée, Pierre-W BÉLANGER et André JUNEAU, *Les manuels d'histoire du Canada*, Québec, 1963 École de pédagogie et d'orientation de l'Université Laval.
- LEMIRE, Maurice, «En quête d'un imaginaire québécois», dans *Imaginaire social et représentations 1982 collectives, mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Québec, PUL, p. 175-186.
- MCANDREWS, Marie, «Le traitement du racisme, de l'immigration et de la réalité multi-ethnique dans les 1986 manuels scolaires francophones au Québec», *Canadian ethnic studies*, XVIII, 2: 130-142.
- MONTPETIT, André-Napoléon et Léopold DEVISME, *Abrégé de géographie à l'usage de la jeunesse d'après 1870 une nouvelle méthode raisonnée*, Québec, Atelier typographique de Léger Brousseau.
- MONIÈRE, Denis, *Le développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours*, Montréal, 1979 Québec /Amérique.
- MORIN, Michel et Claude BERTRAND, *Le territoire imaginaire de la culture*, Ville Lasalle, Hurtubise 1979 HMH.
- MORISSONNEAU, Christian, *La terre promise: le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH. 1978
- NANTEL, Antonin, *Petite géographie des écoles canadiennes*, Montréal, C.O. Beauchemin et Valois. 1871 (Ouvrage rédigé selon la méthode Pestalozzi.)
- OUELLET, Fernand, «Nationalisme canadien-français et laïcisme au XIX^e siècle», *Recherches sociogra- 1963 phiques*, IV,1: 47-70.
- PERRAULT, Joseph-François, *Abrégé de géographie du Canada, à l'usage du Collège de St-Pierre de 1831 Chambly*, Montréal, Ludger Duvernay.
- PIGEON, François (Abbé), *Géographie à l'usage des écoliers du Petit Séminaire de Québec*, Québec, 1804 J. Neilson Imprimeur Libraire.
- RIOUX, Marcel, *Les Québécois*, Paris, Seuil. 1974
- RIOUX, Marcel, «Sur l'évolution des idéologie au Québec», *Revue de l'Institut de sociologie*, 41, 1: 1968 95-124.

- RISI, Christine, *Discours sur l'espace ou espace de discours, essai sur les enjeux idéologiques de la géographie*, Québec, Département de géographie de l'Université Laval. (Notes et documents de recherche, 24.) 1985
- ROBY, Yves, «Un Québec émigré aux États-Unis, bilan historiographique», dans: SAVARY, Claude, (dir.), *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, I.Q.R.C., p. 103-137. 1984
- RÖSSLER, Mechtild, «Géographie et national-socialisme: Remarques sur le processus de reconstruction d'une relation problématique», *L'espace géographique*, 17, 1: 5-14. 1988
- SAVARD, Pierre, «Les caractères nationaux dans un manuel de géographie des années 1930», *Recherches sociographiques*, 23, 1-2: 205-215. 1982
- SAVARD, Pierre, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905*, Québec, 499 p. 1967
- SAVARD, Pierre, «Les débuts de l'enseignement de l'histoire et de la géographie au Petit Séminaire de Québec (1765 à 1880)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15: 509-525; 16: 43-62 et 188-213. 1961-1962
- SÉNÉCAL, Gilles, «Les monographies des régions de colonisation au Québec (1850-1914): genre et tradition géographiques. École nationale?», *Cahiers de géographie du Québec*, 36, 97: 33-60. 1992
- SÉNÉCAL, Gilles, «Les précurseurs de la géographie québécoise», cahier spécial de *Géographes*, 2: 23-75. 1992
- SÉNÉCAL, Gilles, «Les géographes et les idéologies territoriales au Canada: deux projets nationaux contradictoires», *Cahiers de géographie du Québec*, 33 (90): 307-321. 1989
- SÉVIGNY, Robert, *Analyse de contenu de manuels d'histoire du Canada*, thèse de maîtrise en sociologie, Université Laval. 1956
- SHAFER, Boyd C., *Le nationalisme, mythe et réalité*, Paris, Payot. (Traduit de l'anglais.) 1964
- SIROIS, Antoine, «L'étranger de race et d'ethnie dans le roman québécois», dans: *Imaginaire social et représentations collectives, mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Québec, PUL, p. 187-204. 1982
- SYMANSKI, Richard, «The manipulation of ordinary language», *Annals of the association of the American geographers*, 66, 4: 605-614. 1976
- Société d'éducation du district de Québec, *Éléments de géographie moderne*, Québec, Imprimerie Fréchette et Ci. (Réédité, Montréal, Roland et Fils, 1881.) 1841
- THIBAUT, Pierre, *Savoir et pouvoir, Philosophie thomiste et politique cléricale au XIX^e siècle*, Québec, PUL, Histoire et sociologie de la culture, 2. 1972
- TOUSSAINT, François-Xavier, *Petit abrégé de géographie moderne à l'usage des écoles élémentaires*, Québec, J.A. Langlais et fils. 1905
- TOUSSAINT, François-Xavier, *Abrégé de géographie moderne*, Québec, Atelier typographique de Léger Brousseau. 1871
- TOUSSAINT, François-Xavier, *Géographie moderne, à l'usage des étudiants de la Puissance du Canada*, Québec, Atelier typographique de Léger Brousseau. 1868
- TRUDEL, Marcel et Geneviève JAIN, *L'histoire du Canada, Enquête sur les manuels*, Ottawa, (Études de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, 5). 1969

VINCENT, Sylvie et Bernard ARCAND, *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec, ou comment les Québécois ne sont pas des sauvages*, Montréal, Hurtubise HMH.

WADDELL, Eric, «L'État, la langue et la société: les vicissitudes du français au Québec et au Canada», 1986 dans: CAIRNS, A. et C. WILLIAMS (dirs), *Les dimensions politiques du sexe, de l'ethnie et de la langue au Canada*, Ottawa, p. 77-123.

WILDEN, Anthony, *Le Canada imaginaire*, Québec, Presses Coméditex.
1979